

AQVITANIA

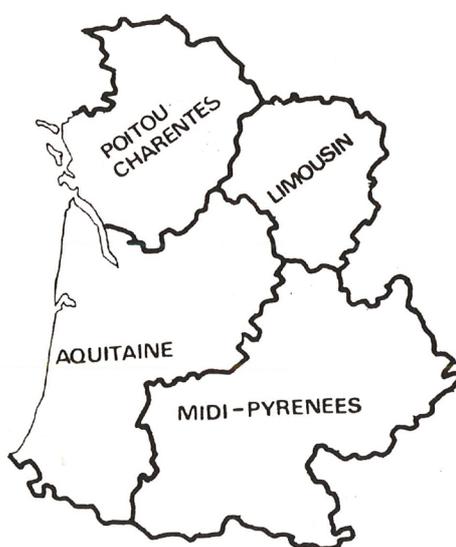
TOME 2

1984

ISBN 2 86781 - 031 - 0
© Presses Universitaires de Bordeaux, 1985.
Droits de reproduction réservés pour tous pays.

AQVITANIA

UNE REVUE INTER-RÉGIONALE
D'ARCHÉOLOGIE



Ce numéro a été publié avec le concours du Ministère de la Culture et avec la participation du Centre National de la Recherche Scientifique

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

AQUITANIA

Tome 2, 1984.

SOMMAIRE

Ch. CHEVILLOT , <i>Le site protohistorique de Chalucet, commune de Saint-Jean-Ligoure (Haute-Vienne). Bilan de dix-huit années de recherche.</i>	3
A. RAYSSIGUIER, J.-M. SEGUIER , <i>La nécropole du 1^{er} Age du Fer de Barthou, Lautrec (Tarn) et la chronologie des champs d'urnes tarnais.</i>	37
J. HIERNARD , <i>Les monnaies antiques de Niort (Deux-Sèvres).</i>	59
D. et F. TASSEAU et alii , <i>Aulnay de Saintonge : Un camp militaire augusto-tibérien en Aquitaine, 2^e partie.</i>	105
F. BERTHAULT, X. DUPUIS, M. FINCKER, J.-F. PICHONNEAU , <i>Les édifices de spectacle de l'Antique Aginnum. Etat de la question en 1984.</i>	159
J. BOUBE , <i>Contribution à l'étude des sarcophages paléochrétiens du Sud-Ouest de la Gaule...</i>	175
Y. LABORIE , <i>La poterie bergeracoise du XIV^e siècle. L'officine Sainte-Catherine à Bergerac.</i> ...	239

NOTES ET DOCUMENTS

J. GOMEZ de SOTO, Marie-Jeanne ROULIERE-LAMBERT , <i>Le tumulus du Bonethève à Pressignac (Charente). Une tombe de cavalier du 1^{er} Age du Fer ?</i>	261
M. BATS, BUI-THI-MAI , <i>Une étude pollinique aux origines de Beneharnum gallo-romain (Lescar, Pyrénées-Atlantiques)</i>	269
J.-P. LOUSTAUD , <i>Découverte à Limoges de deux amphores de M. Porcius et Sex. Domitius/Saturio</i>	277
J.-F. BUISSON , <i>Un sarcophage gallo-romain de plomb à Verteuil (Charente)</i>	285

Ce numéro a été publié avec le concours du Ministère de la Culture, direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie, du Centre régional de Poitou-Charentes et avec la participation du Centre National de la Recherche Scientifique.

Adresser tout ce qui concerne

- *le secrétariat de la rédaction* à Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine,
28 place Gambetta, 33074 BORDEAUX CEDEX — Tél. 52.01.68 poste 334
- *l'édition et la diffusion* à M. J.-M. LACROIX, Presses Universitaires de Bordeaux,
Université de Bordeaux III, Domaine Universitaire, 33405 TALENCE CEDEX.

Prix et mode de paiement.

Règlement (à joindre obligatoirement au bulletin de commande) par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
M. l'Agent Comptable de l'Université de Bordeaux III (Mentionner au dos du chèque : **pour le Compte 965 PUB**).

Couverture. *Céramiques du XIV^e siècle, Officine Sainte-Catherine à Bergerac.*

Yan LABORIE.

LA POTERIE BERGERACOISE DU XIV^e SIÈCLE L'OFFICINE SAINTE-CATHERINE A BERGERAC

*THE "BERGERACOISE" POTTERY IN THE 14TH CENTURY
THE SAINTE-CATHERINE WORKSHOP IN BERGERAC*

Résumé : En 1976, à Bergerac, des travaux publics révélèrent la présence d'une officine de potier de terre, quartier Sainte-Catherine. Au Moyen Age ce quartier correspondait à un bourg suburbain à vocation très artisanale. Les sept fours découverts offraient tous des caractères communs : chambres de cuisson ovalaires ou en fer à cheval, excavées dans le substratum, revêtues de briques liées à l'argile, alandiers et foyers uniques, tirage vertical, sole non rattachée et mobile. Ces fours, à courte durée de vie, imposaient un réaménagement permanent du complexe de cuisson.

L'officine produisait une vingtaine de formes maîtresses : vases à liquide, cruches, pichets, vases de stockage, huiliers, saloirs, jattes, vases destinés à la préparation des aliments, pots à cuire, marmites, mortiers. Les décors qui caractérisent la production sont des panneaux d'écailles à forts reliefs et des masques anthropomorphes plus ou moins réalistes obtenus par moulage ou par modelage. Les glaçures sont plombiphères, de couleurs verte, brune ou brun-orangé. L'analyse globale de la production met en évidence la diversification des formes, à la fin du XIV^e siècle, qui naît probablement d'un souci de lier de plus en plus étroitement les formes à des fonctions déterminées.

Abstract : *In 1976, in Bergerac, public works revealed the presence of a potters's workshop in the Sainte-Catherine district. In the Middle-Ages, this area used to be a suburban borough devoted to craftsman activities. The seven kilns found there shared the following characteristics: oval or horseshoe shaped firing-chambers, dug in the substratum, lined with bricks thickened with clay, alandiers and single hearths, vertical draught, unfastened and movable soles. These kilns meant for a short period, made a regular refitting of the cooking complex necessary.*

The workshop produced above twenty main shapes: vases, jars, pitchers, storage vases, oil-cans, salting-tubs, bowls, vessels designed as cooking utensils, cooking-pots, stew pans, mortars. The patterns typical of this production are great relief flake panels and casted or moulded antropomorphous masks, more or less realistic. The glazes are leady, of green, brown or orange-brown colours. The analysis of the whole production points out the shape varieties at the end of the 14th century, issued probably from the care for connecting shapes to determinanted functions more and more tightly.

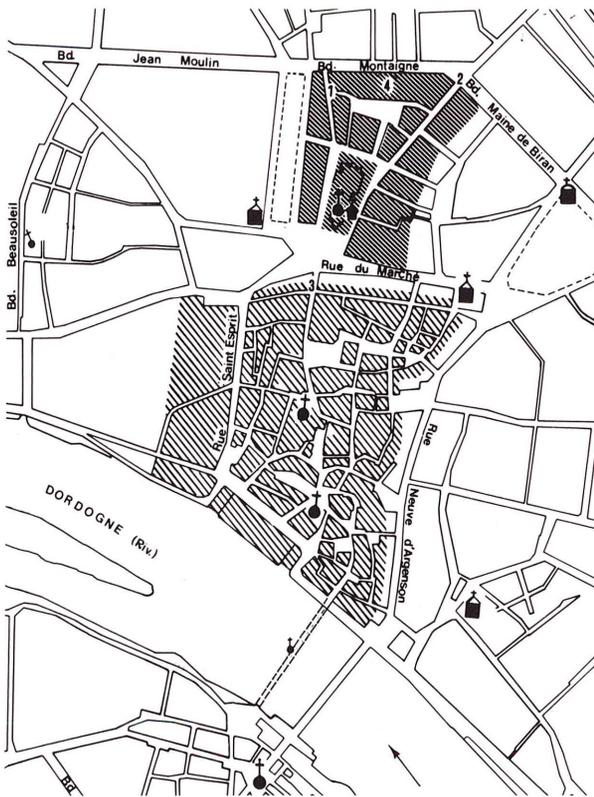


Fig. 1. — Situation de l'officine dans le contexte urbain : 1. Rue des Faures et emplacement du grand puits public ; 2. Porte des Pélégriis ; 3. Porte Lougadoire ; 4. Emplacement de l'officine. Hachures larges : emprise de la ville *intra-muros* aux XIV^e et XV^e siècles. Hachures serrées : emprise du quartier suburbain du Mercadil où se trouvait l'officine de potier, fin XIV^e-début XV^e siècle. Fond de plan établi d'après les documents cadastraux de la commune de Bergerac - 1978.

Au cours de ces dernières années, la multiplication des opérations d'urbanisme, menées dans le cœur historique de la ville de Bergerac, a entraîné la mise au jour de nombreuses structures archéologiques, jusqu'alors totalement ignorées. La mise en place sur le plan local d'une politique de sauvetage est de protection, soutenue et aidée par la Direction régionale des Antiquités historiques d'Aquitaine, et aussi par la municipalité de Bergerac, a permis de mettre en évidence la richesse archéologique du sous-sol de la ville.

DÉCOUVERTE EN 1976 D'UNE OFFICINE DE POTIER, QUARTIER SAINTE-CATHERINE

La création d'un parc de stationnement automobile dans le quartier Sainte-Catherine occasionna la découverte, en décembre 1976, d'un complexe de cinq fours de potiers et de plusieurs dépotoirs.

L'année suivante, l'aménagement d'une voie de circulation sur le même site provoquait la mise au jour de deux nouveaux fours et de plusieurs autres dépotoirs. La présence de ces deux nouveaux fours et la série d'observations pratiquées sur l'ensemble du site faisaient appréhender l'importance de l'officine découverte, puisque la surface utilisée par la zone de cuisson peut être évaluée à 2 000 m² à elle seule.

CONTEXTE GÉO-HISTORIQUE DE L'OFFICINE

Replacé dans le contexte urbain de la fin du XIV^e siècle, le site de l'officine se trouvait au-delà du noyau fortifié, au nord de la ville, à environ deux cents mètres de la porte Lougadoire, entre le chemin des Pélégriis, future rue Sainte-Catherine, et la rue des Faures, dans le faubourg du Mercadil. Le quartier du Mercadil était, au XIV^e siècle, un des plus peuplés, avec une population fiscale¹ de 114 personnes en 1378 (voir plan de la ville, fig. 1).

Il fait partie des bourgs suburbains de la fin du XIII^e siècle début du XIV^e. C'est le quartier où se tenaient les grandes foires annuelles. C'est aussi celui de artisans, forgerons, fondeurs, potiers. Il était sous l'emprise du Prieur bénédictin de Saint-Martin de Bergerac. Implanté sur un lambeau de formations fluviales limoneuses, cerné de tous côtés par un large fossé défensif utilisé généralement en vivier, dominant les étendues plus ou moins marécageuses des recluses voisines, le quartier se développa dans un premier temps côté ville. La zone nord, restée vierge de toute occupation, se caractérise par une butte tabulaire, très surbaissée, formant un entablement rectangulaire d'environ 35 × 85 mètres de côté, limité latéralement par des versants concaves aux pentes plus ou moins

1. Jurades de la ville de Bergerac, année 1378, Archives municipales de Bergerac.

marquées. C'est sur cet entablement que s'est établie une partie de l'officine, entre la rupture du talus et le mur d'enceinte du quartier. Les ateliers de tournage, les dépôts d'argile et de bois, et le stockage des produits finis devaient se trouver plus au sud, à l'intérieur de la clôture du quartier, vers les îlots d'habitats. La morphologie du site fut certainement décisive dans le choix des artisans potiers qui s'installèrent au Mercadil. Les emplacements proches de la ville autorisant l'installation de fours devaient être fort rares, une fois exclus les terrains non occupés à la périphérie de la cité, qui au Moyen Âge devaient être encore pour la plupart mal drainés ou tout au moins inondables en hiver, et la ville close dont la densité d'occupation interdisait une telle installation dangereuse par ses nuisances, fumées nauséabondes et risques d'incendie.

Ainsi, le seul site disponible était celui de la butte Sainte-Catherine, au Mercadil. En effet, par sa position géographique, proximité immédiate du noyau urbain assurant une certaine sécurité aux potiers, ainsi que sa morphologie, salubrité du sol, adaptabilité du microrelief aux techniques potières, présence *in situ* de sables utilisables pour dégraisser les pâtes céramiques et aussi richesse en eau par les fossés et le Grand Puits public de la rue des Faures, elle réunissait les conditions optimales à l'aménagement d'une grosse fabrique. Le contexte local se prêtait lui aussi parfaitement à cette installation. Le nord-est du Bergeracois, sur lequel s'ouvrait directement le Mercadil par la porte des Pélégris, recélait les éléments de base indispensables au fonctionnement d'une grande officine, notamment une argile kaoline de bonne qualité, un couvert végétal important, à même de fournir du bois de chauffe en abondance, et un réseau de chemins bien établi pour faciliter le transport des matières premières. Les sites d'extraction se trouvaient en bordure de la limite est de la paroisse, encore en pleine zone directement placée sous l'emprise de la ville (Pombonne-Podestat 2 à 3 kilomètres du Mercadil).

CHRONOLOGIE

Les documents d'archives et les observations stratigraphiques concordent pour situer la période d'activité de l'officine Sainte-Catherine dans le courant de la seconde moitié du XIV^e siècle. A cette période, malgré la guerre franco-anglaise, la ville encore forte d'une population de 1 500 à 2 500 personnes² offrait un lieu d'échanges tout indiqué pour l'écoulement de la production. L'officine devait travailler en premier lieu pour l'agglomération, mais par l'intermédiaire des foires et des marchés, il semble qu'une certaine exportation des produits les plus remarquables — mortiers et pichets — ait eu lieu vers le nord, Périgueux, vers l'est, vallée de la Vézère, et peut-être aussi vers le sud de la Dordogne³.

A Bergerac, les produits durent connaître un vif succès, car les potiers du Mercadil introduisaient une gamme de céramiques tout à fait nouvelle, tant par la qualité de ses décors en relief glaçurés que par la diversité des formes proposées. La commercialisation des produits de cette fabrique était vraisemblablement assurée par un bourgeois du Mercadil nommé Hélias de la Fest, qui fut aussi probablement le propriétaire de l'officine. Il est fait mention dans un registre communal de délibérations de l'année 1386⁴ de l'achat de vases à Hélias de la Fest par la communauté, ceci à l'occasion d'une expédition militaire, à laquelle participaient les habitants de Bergerac, contre un château d'une paroisse voisine. La ville était, au cours de ces périodes troublées de la guerre de Cent Ans, agressée par des seigneurs capitaines, voisins de son territoire, qui cherchaient à réinstaurer leur dominance sur le pouvoir urbain.

« Aysso son los despens et los costatges, que son estatz fachs per prendre lo loc de la Vayssiera... jun lan dessus MCCCLXXXVI. Item. Compren de Helias de la Fest, doas grandas olivieras e gran cop de petita et de pichiers.

Costet tot X sols VI deniers. »

2. Ce chiffre n'est pas une valeur absolue, mais un ordre de grandeur.

3. Des fragments de mortiers identiques à ceux découverts dans l'officine de Bergerac furent mis au jour par Mlle C. Girardy, au cours des fouilles du couvent de la Visitation à Périgueux (actuellement à l'étude).

4. Jurades de la ville de Bergerac, année 1386. Archives municipales de Bergerac.

(Dépenses et frais qui ont été ordonnés pour prendre le lieu de la Veyssière, juin 1386. De même, comprend Hélias de la Fest deux grandes jarres à l'huile et beaucoup de petites et des pichets.

A coûté 10 sols 6 deniers.)

Par ce texte, nous constatons que l'officine produisait certainement encore en 1386. Elle continua vraisemblablement à travailler jusqu'à la fin du siècle.

L'abandon de la fabrique fut certainement brutal et lié à des événements dramatiques qui touchèrent la ville à la fin du XIV^e siècle, ou au début du XV^e siècle. Les sources fiscales et les observations faites lors de la fouille tendent à le prouver.

En effet, peu de temps après l'abandon des fours, les fosses d'accès à leur foyers furent utilisées en charniers. Des cadavres, alternant avec des couches de chaux, emplissaient toutes les excavations non comblées de la zone des fours. Ces inhumations collectives et précipitées évoquent une vague d'épidémie. Or, on enregistre, d'après les levées des tailles, une diminution de la population à partir de 1393. La population fiscale du quartier du Mercadil chute de 81 imposés, en 1393, à 66 en 1409. Quelques années plus tard, on note un nouveau choc démographique. La population fiscale chute de nouveau, on ne recense plus que 42 imposés en 1413, pour tout le Mercadil. C'est au cours d'une de ces périodes qu'il faut situer l'abandon de l'officine. La disparition d'Hélias de la Fest des registres de tailles, à partir du 1394, inciterait à fixer l'abandon de la fabrique aux alentours de cette date. La chute de la population est constante pendant toute la première moitié du XV^e siècle, et sur l'ensemble des quartiers de la ville. La tendance s'inversera à partir du milieu du XV^e siècle, et assurera une brillante remontée jusqu'à la fin du siècle. A l'éventualité d'épidémie, il faut aussi ajouter, parmi les causes de désertion de la ville au début du XV^e siècle, les effets de la guerre entre Français et Anglais, et une pression fiscale assez prononcée. La morphologie de la production ainsi que des observations stratigraphiques réalisées sur des couches d'habitats contenant des produits de l'officine, à Bergerac et dans sa région immédiate, s'accordent avec les propositions de datations précédemment exposées.

ORGANISATION DES COMPLEXES DE CUISSON

Du premier groupe de fours mis au jour sur la zone (fig. 2) orientale du site, trois d'entre eux avaient été aménagés dans la rupture de pente de la butte, les deux autres en occupaient la partie sommitale. Regroupés sur 150 m², ces cinq fours représentaient vraisemblablement un des derniers complexes de cuisson établis au Mercadil à la fin du XIV^e siècle. Leur fonctionnement ainsi que leur abandon furent simultanés. Les fours 6 et 7 (fig. 3) découverts en avril 1977, sur le talus occidental de la butte, semblent être antérieurs aux groupes de la zone orientale. La découverte de fosses et de foyers de fours réutilisés en dépotoir indique un déplacement des complexes de cuisson sur la butte, le long de ces talus, pendant la période d'activité de la fabrique. Il faut rechercher la raison de cette migration dans la technologie employée pour la construction des fours. La faiblesse des matériaux utilisés ainsi que la précarité des aménagements des chambres de cuisson n'en permettaient pas un emploi très prolongé sans que d'importantes réparations ne deviennent rapidement nécessaires. D'autre part, les éléments constituant le terrain dans lequel étaient excavées les chambres ne présentaient plus aucune cohésion après avoir subi les effets d'une exposition à de fortes températures.

Le démontage de la chemise de brique du laboratoire, en vue d'un nouveau réhabillage en matériaux neufs, était certainement une opération délicate, aux résultats incertains. L'aménagement complet d'un nouveau four devait donc être une solution plus sûre et plus simple. Les seules traces de réparations constatées sont très partielles et concernent généralement les piles de l'alandier, côté foyer (four n° 2). Certaines briques s'étant effritées sous l'action du feu ont été remplacées par de nouvelles ou colmatées à l'aide de mortier composé d'argile mélangé à des tessons concassés.

Les potiers utilisaient pour la construction des fours de banales briques de maçonnerie malgré leurs faibles capacités de résistance au feu et à la chaleur, bien qu'ils aient pu sans difficulté créer un matériau haute-

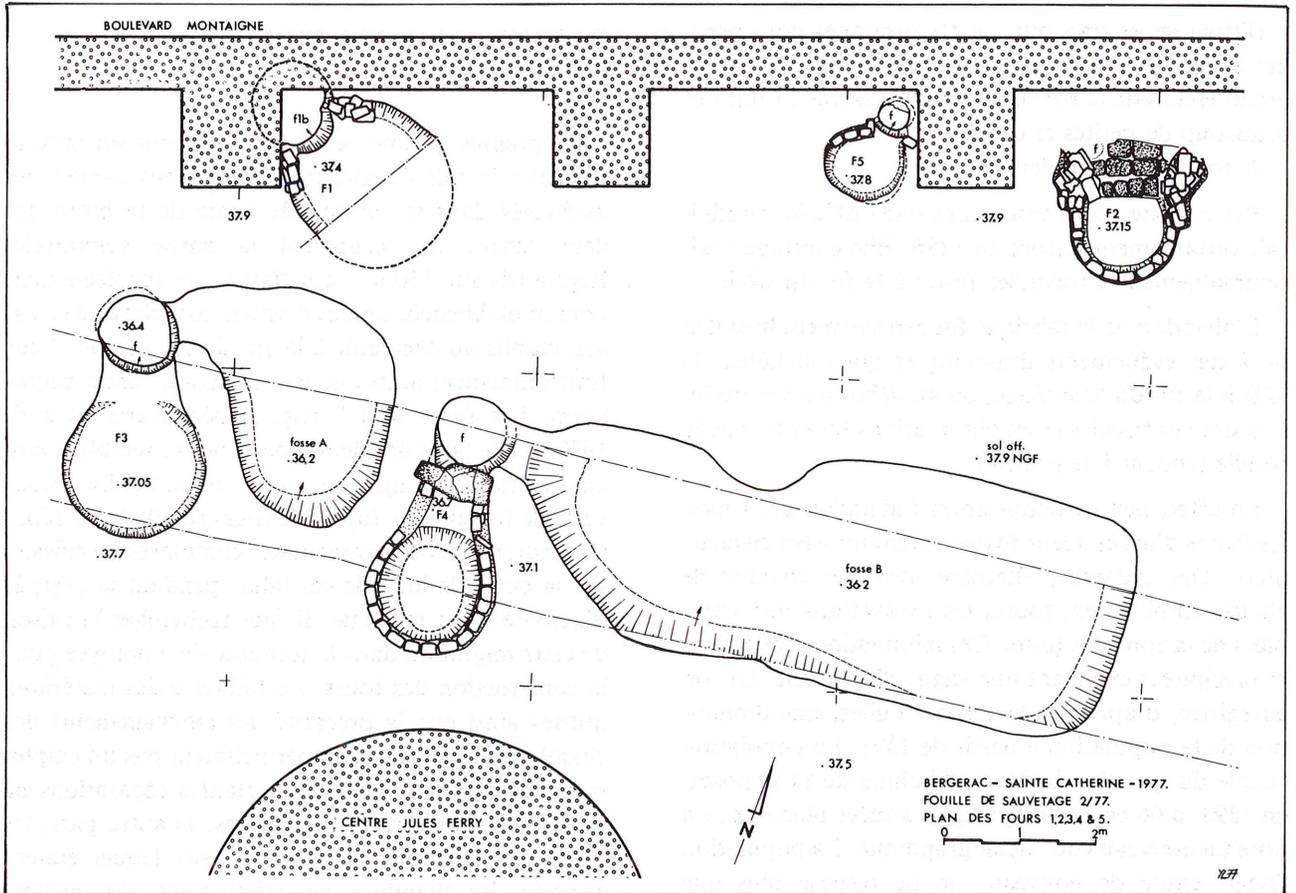


Fig. 3. — Plan du complexe de fours découvert en 1976 lors des travaux d'aménagement du parc de stationnement automobile au centre Jules-Ferry, quartier Sainte-Catherine. Ces cinq fours représentaient vraisemblablement un des derniers complexes de cuisson établis au Mercadil à la fin du xiv^e-début du xv^e siècle. Fouille René Laborie. Relevé Y. Laborie, 1976.

ment résistant, similaire au mortier d'argile conçu pour les soles et les voûtes terminales. Là encore, il semble que ce soit une notion de rentabilité qui prime. Le réaménagement permanent des fours, dû en grande partie à l'inadaptation des éléments utilisés, coûtait vraisemblablement moins cher que la fabrication de matériaux véritablement réfractaires. Trois des dépotoirs fouillés étaient d'anciennes fosses de four. Ceci porte à un minimum de dix le nombre de fours construits dans la fabrique. Il est quasiment certain qu'il y en eut d'autres, car le site n'a pas pu être fouillé dans son intégralité.

MORPHOLOGIE DES FOURS

Lors de leur découverte, les fours étaient dans un état incomplet ; les parties émergentes du sol, hauts de

chambre de cuisson et voûtes avaient été arasées après abandon du site, puis au cours de son réaménagement en cimetière au XVIII^e siècle. Ils étaient tous en partie excavés dans le sol ainsi que leurs foyers dans certains cas. Cinq fours sur sept étaient établis dans la rupture de pente de la butte. Cette disposition évitait le creusement d'une volumineuse fosse d'accès au foyer d'alimentation, obligatoire lorsque le four était aménagé en terrain plat. Bien que construit sur des principes communs, alandiers et foyers uniques, système de tirage vertical et voûte mobile, chaque four présentait des variantes d'aménagement ou de dimension globale. Ceci dénote peut-être des spécialisations correspondant à la cuisson de certains types de formes. Peut-être y avait-il plus de facilité à maîtriser les différentes phases de la cuisson dans certains fours de petites tailles, limitant ainsi les risques de pertes des pièces enfournées telles que, par exemple, les mortiers, qui

étaient, rappelons-le, des vases très ouvragés, donc difficiles, longs et coûteux à fabriquer.

Pour éviter la description fastidieuse de chaque four, il est préférable de faire une analyse des parties caractéristiques et communes à tous avec des indications sur les particularités de chacun d'eux quand cela est nécessaire.

FOYER ET ALANDIER

Pour les fours 2, 6 et 7 (fig. 3), le foyer s'établissait sur une aire plane située au même niveau que le fond de la chambre de cuisson, à l'entrée de l'alandier. Ce dernier, long de 0,60 m à 0,70 m, présentait une ouverture très évasée côté foyer, 1,20 m à 1,30 m, puis se rétrécissait vers l'entrée de la chambre de cuisson (chambre inférieure), 0,75 m à 0,85 m. Sa surface était plane et horizontale, couverte d'un dallage constitué de plaques d'argile crue, posées avant la construction des piles et de la couverture en encorbellement. Pendant le refroidissement, avant le défournement de la cuisson, l'orifice extérieur de l'alandier était obturé par des tuiles canales, verticalement placées côte à côte et colmatées d'argile crue. Dans les fours 3, 4 et 5 (fig. 3), le foyer était établi dans une fosse circulaire, au profil ovoïde, profonde de 0,60 m à 0,90 m, pour une ouverture de 0,90 m de diamètre. Ce foyer excavé était nettement à l'extérieur de l'alandier qui, dans ce cas, est plus étroit (0,50 m de largeur), et, à l'inverse de ceux des fours précédemment décrits, allait en s'évasant vers l'entrée de la chambre de cuisson. Cette fosse ovoïde foyer pouvait être aussi utilisée comme cendrier lorsque le feu était établi directement à la surface de l'alandier. Un plan plus ou moins incliné reliait la gueule du foyer à l'entrée du canal de chauffe (30 à 45°). Cette disposition permettait d'éloigner certainement le plus possible des flammes et des particules incandescentes qui se dégagent inévitablement du foyer, les produits enfournés. Ce système entraînait une déperdition d'énergie considérable et donc augmentait le temps de cuisson, ce qui peut correspondre à des techniques de cuisson particulières, mieux maîtrisées. Vu les petites dimensions des foyers et des aires de chauffe, l'entretien du feu pendant la cuisson demandait un rechargement en bois.

D'après les charbons recueillis dans les foyers ovoïdes le bois utilisé se composait surtout de branchages de taille moyenne, de 4 à 10 cm de diamètre, et non pas de bûches avec lesquelles le réglage de l'intensité du feu est beaucoup plus difficile qu'avec de petits bois qui se consomment rapidement. Toujours d'après les charbons, le chêne et les sarments de vigne paraissent être les bois les plus utilisés. Aucun terril de cendre ne fut retrouvé à proximité des fours. Elles devaient être ramassées et utilisées comme engrais dans les nombreux jardins qui auréolaient la ville. Dans la plupart des foyers, des reliefs de repas mélangés aux cendres rappelaient la présence constante des potiers auprès des fours lors de la longue et difficile surveillance de la cuisson.

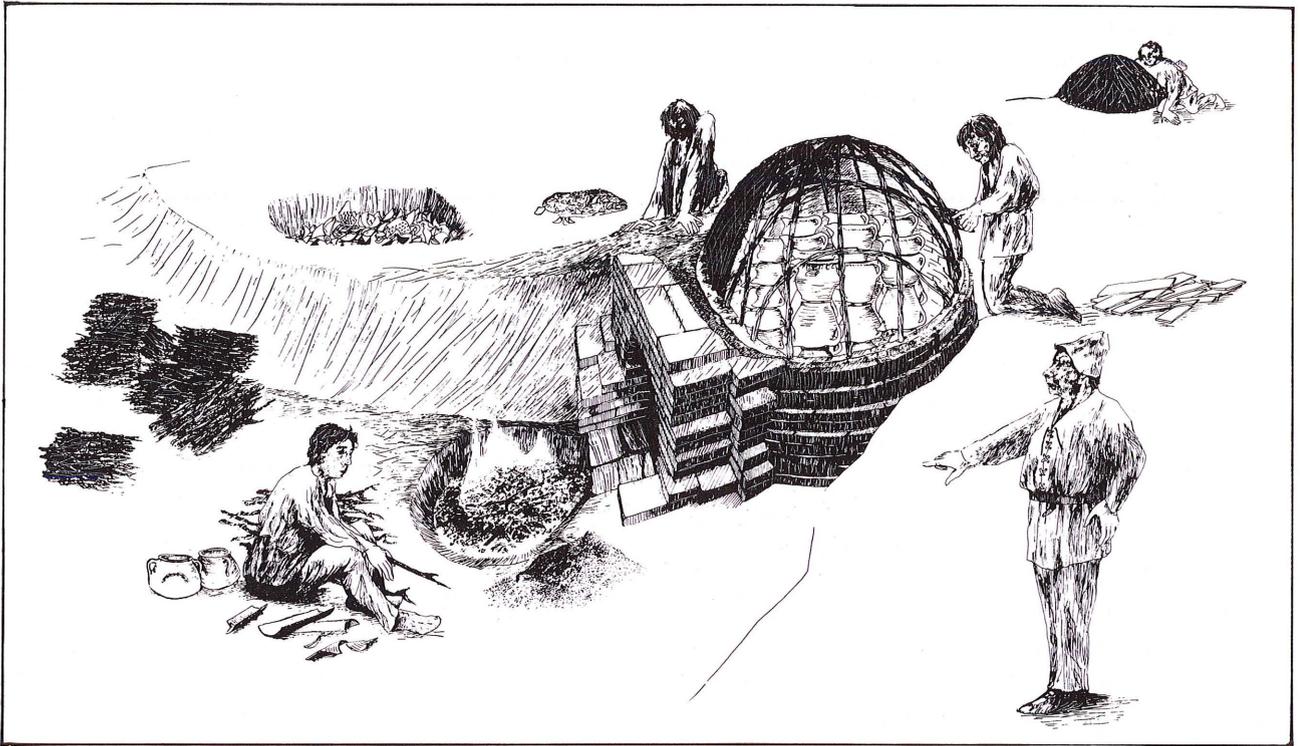
CHAMBRE DE CUISSON

Les fours munis de foyers non excavés (fours 2, 6 et 7, fig. 3) possédaient des chambres de cuisson en fer à cheval de dimensions moyennes (1 m x 0,90 m). Les autres, à l'exception du four 4 dont la chambre est de forme ovale, avaient des laboratoires de plan circulaire (four 5 : diam. 1,50 m). La méthode de construction est semblable pour tous les fours. Une fosse était creusée avec précaution ; sa forme devait correspondre exactement à celle de l'ouvrage à bâtir. Les parois étaient ensuite revêtues d'une fine couche d'argile, puis habillées d'une chemise de briques liées elles aussi à l'argile.

La construction de l'alandier était simultanée à celle des parois du bas de la chambre de cuisson. La partie enterrée de la chambre représentait deux tiers de sa hauteur.

SOLES ET VOUTES

Peu de renseignements furent recueillis sur la disposition des soles. Dans le four n° 2 (fig. 3), plusieurs fragments de plaques de mortiers d'argile (argile et tessons pilés) épaisses de 8 à 12 cm, perforées avant cuisson de trous de 5 cm de diamètre, sont les seuls éléments découverts. Sur leur face inférieure, ces plaques conservent les empreintes de lattes de bois, larges



Essai de restitution d'un des fours de l'officine : Le moment choisi est celui de l'obturation du laboratoire par la voûte terminale, après l'installation en charge d'une fournée de vases. Le début de la chauffe du four devait être simultané à la construction de la voûte. Cela pour solidifier le « mortier » composé d'argile, de sable et de fragments de vases qui était posé autour d'une structure de bois souple. Cette structure de bois constitue l'ossature indispensable de l'ouvrage avant que l'argile ne se solidifie sous l'effet de la chaleur. La convexité et le volume de la voûte évoluent certainement en fonction de la nature de la fournée.

de 8 à 10 cm, trace de l'emploi d'un coffrage lors de la construction de la sole. D'après ces éléments, on imagine des soles mobiles reconstruites fréquemment, non rattachées aux parois, étant donné la rétraction des argiles à la cuisson (1 à 3/10) et soutenues par des pilettes ou des murets eux aussi mobiles. Des briques de taille peu courante (50×35×6 cm) découvertes dans le fond du four n° 6 (fig. 3) permettent d'envisager dans ce four l'existence d'un type de soles bâties à l'aide de ces matériaux. Dans le four n° 4 (fig. 3) des encoches profondes, pratiquées à la base du laboratoire, dans la paroi, servaient certainement à maintenir une structure appartenant à la sole. Avant utilisation, le four nouvellement construit demandait à être chauffé afin que son ossature bâtie, ses parois, la sole, l'alancier soient consolidés. L'enfournement des vases à cuire s'effectuait par le haut du laboratoire, depuis le sol de circulation, ensuite la voûte terminale, plus ou moins convexe, était mise en place. Son prin-

cipe de construction est identique à celui des soles en béton d'argile. Une armature de bois maintenait une épaisse couche de béton d'argile dans laquelle on incluait de grands fragments de céramique (bujours) pour augmenter la solidité et la cohésion.

Par leur morphologie générale (fig. 3), ces fours semblent dériver de ceux de l'époque gallo-romaine. Le peu d'évolution de l'outil de cuisson contraste avec l'esprit créatif dont firent preuve les potiers du Mercadil pour améliorer et faire évoluer les formes de leur production. L'orientation vers la fabrication d'une céramique résistante, plus étanche, rappelant un peu les grès, (à glaçure argileuse ?) partiellement vitrifiée en surface, bien que perceptible dans une partie de la production des potiers de Bergerac à la fin du XIV^e siècle, n'était pas encore assez marquée pour qu'ils cherchent à modifier ou à abandonner les fours circulaires traditionnels. Les pâtes et les glaçures couramment

utilisées s'accordaient encore parfaitement au seuil de température accessible dans leur laboratoire (de 700 à 1 000°). L'évolution des fours semble consécutive à celle des pâtes et aux exigences technologiques nées de ces nouvelles fabrications. Aux XIV^e et XV^e siècles en Saintonge, la présence de fours tunnels est souvent liée à la diffusion du grès⁵.

LA CUISSON

L'enfournement s'effectuait généralement en charge, c'est-à-dire en emplant les vases les uns sur les autres, comme en témoignent les traces de contact direct entre les vases, visibles sur les fonds et sur les ouvertures ; les vases étaient souvent disposés l'ouverture vers le bas. La sole était sablée afin que les pièces posées à sa surface n'y soient pas trop fortement soudées par les coulées de vernis. La présence de colifichets dans les dépotoirs dénotent des dispositions de cuisson plus élaborées dans certains cas ; cuisson de belles pièces vernissées où l'on ne souhaite pas voir de traces de contact. L'atmosphère de cuisson est assez difficile à déterminer avec précision, globalement les colorations des pâtes indiqueraient une dominante oxydante (blanc rosé) qui s'accorde bien avec l'emploi des glaçures plombifères. Le réglage du type d'atmosphère ne paraît pas avoir été maîtrisé ou recherché avec une très grande précision car les potiers acceptaient les variations de couleurs sur les glaçures qui sont entraînées par des phases d'atmosphère réductrices en cours de cuisson. La pureté de l'atmosphère (oxydante) n'apparaît donc pas comme un facteur primordial dans la réussite de la cuisson des céramiques produites dans l'officine. Les causes déterminantes de succès résidaient semble-t-il beaucoup plus dans la justesse de l'établissement des rapports de fusibilité entre les pâtes des pièces à cuire et ceux des glaçures qui devaient les recouvrir. Au niveau de la cuisson c'est donc le maintien de seuils thermiques adaptés à ces facteurs qui devait être le souci premier des potiers. Les accidents de cuisson inventoriés d'après les éléments fournis par les dépotoirs sont très classiques : déformation et éclatement des pièces en début ou fin de chauffe, fonte en feu provenant d'une mau-

vaise dessiccation, pièces surcuites, défaut de glaçure, bouillons (typique des pégaus à couverture jaune), coulages et fissures. L'emploi d'une précuisson (dégourdi) était utilisé pour les grosses pièces, par exemple pour les mortiers.

FABRICATION

L'officine produisait une vingtaine de formes maîtresses d'après le premier inventaire des tessons recueillis. Plusieurs de ces formes de vase présentent des variantes. D'après les comptages effectués sur le matériel des dépotoirs, la production des vases non vernissés aurait été supérieure à celle des pièces porteuses de glaçures. Les formes inventoriées sont toutes destinées à des fonctions domestiques, on ne trouve aucun vase à usage funéraire. Les formes basses et ouvertes sont rares. Les glaçures sont utilisées de façon très fonctionnelle et ne prennent que rarement un seul rôle décoratif (application par saupoudrage et aspersion). Une partie de la production peut être qualifiée de semi-luxueuse par rapport à l'ensemble des céramiques rencontrées dans les milieux d'habitat des XIII^e et XIV^e siècles à Bergerac. Les séries de vases sont homogènes, le calibrage des différentes parties du vase, fond, col, lèvres, anses, profil, dimensions et contenance dans une forme déterminée, est constant d'une pièce à l'autre, ainsi que la qualité et la couleur des glaçures hormis les variations dues à la part du feu, inévitable dans le type de four utilisé. Une même forme est quelquefois fabriquée en deux ou trois tailles différentes, par exemple dans les vases de stockage et les cruches. Généralement les formes glaçurées n'ont pas leur contrepartie dans les pièces non vernissées. Deux tiers des vases sont porteurs d'un décor plus ou moins évolué. Cela va de la simple bande rapportée, impressionnée à la molette ou au doigt jusqu'à des formes complexes de pastillage, de modelage, ou de moulage. Les vases ont été montés à l'aide de tours rapides. Les potiers travaillaient des argiles à tendance kaolinique, originaire du tertiaire continental des plateaux du nord-est du Bergeracois. Dans la région, l'extraction de cette matière première ne pose aucune difficulté, vu que les placages affleurent le sol en de

5. Jean CHAPELOT, *Potiers de Saintonge. Huit siècles d'artisanat rural*, 1975, Musée national d'Artisanat rural.

nombreux endroits. Les sables utilisés en dégraissant, adjoints aux argiles de base, proviennent du site même de l'officine ou de sa proche périphérie : quartz à encroûtement de limonite, gypse, feldspaths à aspect saccharoïde, mica blanc, etc.⁵. L'approche quantitative du mélange sable argile n'a pas été réalisable sans que les résultats fussent hasardeux⁶. Par contre, on cerne assez bien la finalité de l'opération : les potiers ont recherché à augmenter le caractère basique des argiles en les chargeant fortement en éléments siliceux, sous forme de petits grains de quartz. Dans le Bergeracois, ce type de pâte maigre, très riche en silice sous forme de sable, apparaît dès la fin du Haut Moyen Age. Son usage se généralisa à partir du XI^e-XII^e siècle. Originellement, l'adjonction massive d'éléments siliceux aux argiles brutes était probablement destinée à la fabrication de pâtes bien adaptées aux chocs thermiques. Durant la période allant du X^e-XI^e siècle au XIII^e siècle, ces pâtes maigres sont du reste essentiellement destinées à la fabrication des vases à cuire. Mais, avec la création des formes nouvelles du XIII^e siècle, plus élancées, plus légères, elles s'avéreront beaucoup plus maniables et surtout bien mieux adaptées à l'emploi des glaçures que les pâtes fabriquées à base d'argile impure, mélangées à des formations fluviales riches en mica, en fer et parfois même en éléments calcaires. La généralisation de l'emploi de ces pâtes siliceuses dans la production de la majorité des formes domestiques, et non plus seulement dans celles des formes destinées au feu, paraît provoquer une évolution ou une régression de certaines d'entre elles. La mise en relation du changement de texture de pâte et l'évolution des formes devient évidente avec les vases à liquide. Au cours du XIV^e siècle, les pégaus en terre rouge et grasse, aux formes lourdes et basses, se raréfient face à de nouvelles formes de pichets élancés à col cylindrique ou à bec ponté travaillés dans des pâtes maigres. La présence abondante des quartz joue un rôle important dans les céramiques glaçurées. Ils permettent une bonne diffusion de la glaçure à la surface de la poterie et évitent aussi de trop fortes rétractions de la pâte qui entraîneraient des fêlures ou des craquelures de celle-ci. Ils permettent également d'obtenir des formes plus élancées aux

parois plus fines, en donnant à la pâte une plus grande cohésion. La production de l'officine du Mercadil reflète cette relation entre l'évolution des formes et celle des pâtes, et en garde les traces. Par exemple, les potiers Bergeracois produisaient encore au XIV^e siècle des pégaus aux formes très traditionnelles à l'aide de pâte grasse ferrugineuse, peu siliceuse, très mal adaptée à l'usage des glaçures. Il en résultait un état de surface de la couverte assez piètre. Elle présentait de nombreux défauts, bouillons et sulfurations, entraînés par un mauvais rapport de fusibilité entre la pâte et la glaçure. Le maintien de cette forme et de ses techniques était certainement lié au goût d'une clientèle qui y était attachée (forme 12, fig. 6).

LES FORMES

La production se subdivise en trois grandes catégories d'ustensiles :

1. *Les récipients destinés à la préparation des aliments ou à leur cuisson*

Dans cette gamme d'ustensiles on observe deux types de vases :

Les marmites plus ou moins globulaires à fond convexe munies de deux anses opposées et les pots à fond plat munis ou non d'une anse. Ces vases portent souvent des taches de glaçure verte sur la surface externe des parois. La présence de cette glaçure est souvent accidentelle. L'intérieur des marmites n'est jamais glaçuré. Les marmites furent fabriquées dans des pâtes excessivement siliceuses ce qui leur donne un aspect de surface rugueux ou parfois vitreux car, cuites à haute température, 1 000 à 1 100°, un début de grésage s'opère fréquemment. Est-ce que cette opération était contrôlée et volontaire de la part des potiers recherchant à diminuer la porosité du récipient et à gagner en dureté ou, au contraire, a-t-on affaire à des accidents de cuisson. La question reste posée car nous ne connaissons bien ce type de vase qu'à travers les éléments découverts dans les dépotoirs de l'officine.

6. Analyse de pâte encore plastique, non cuite, découverte dans un dépotoir de l'officine. J.-P. MARCHAND, DEA, Inst. de Géographie Bordeaux III, 1977.

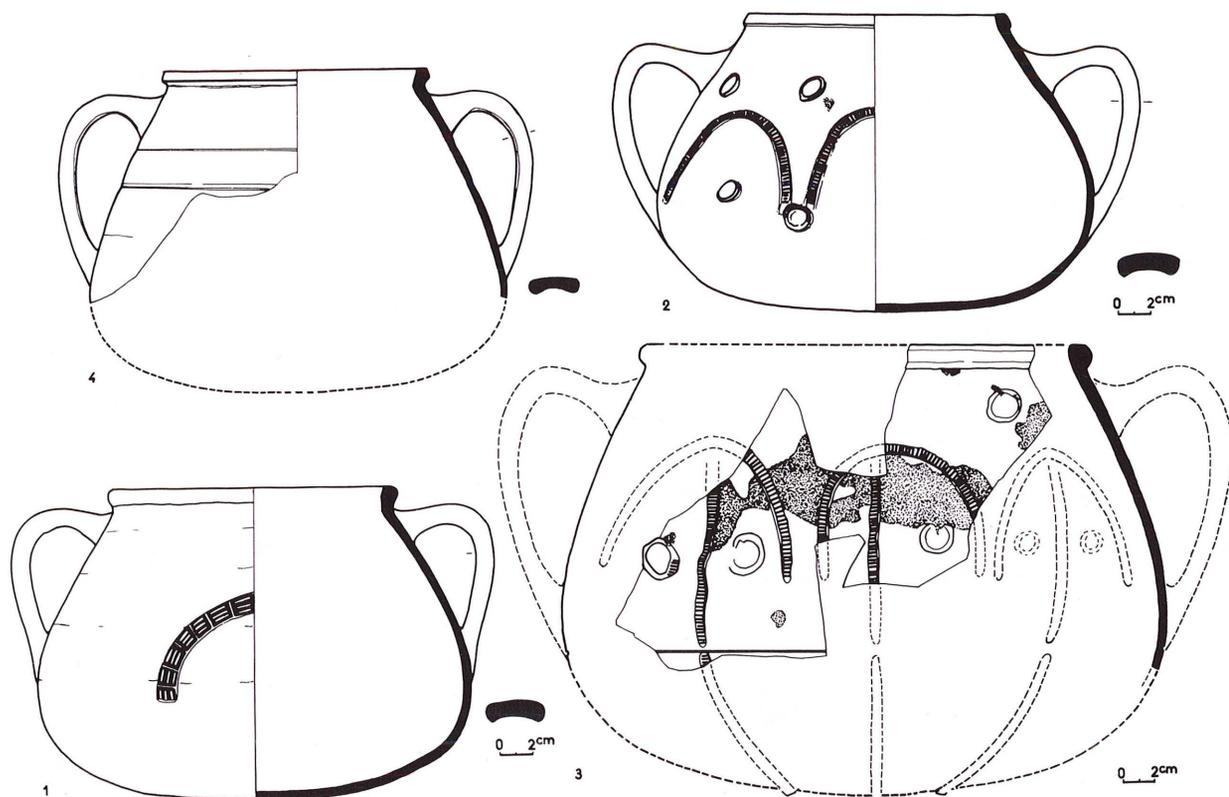


Fig. 4. — Formes 1, 2, 3, 4 : poteries culinaires non vernissées. Marmites à fond convexe. La fabrication de ces récipients tenait une très large place dans la production de l'officine. Le décor de la forme 3 est une expression stylisée des décors anthropomorphes classiques de la production des potiers bergeracois (voir forme 20).

Presque toutes les marmites sont renforcées au niveau de la panse et du fond par des bandes rapportées, impressionnées à la molette. Ces décors utilitaires s'organisent de façons diverses suivant les types de marmites (formes 1, 2, 3, fig. 4). Ils sont d'origine ancienne. Ils se rencontrent sur des formes ovoïdes à partir du XII^e siècle (habitat de l'îlot Saint-Jacques et de Fonbalquine à Bergerac), avec toutefois une différence : les bandes rapportées ne sont pas impressionnées à la molette mais plutôt digitées. Il est d'ailleurs à remarquer que l'usage des bandes rapportées, impressionnées à la molette, ne semble se diffuser qu'à partir de la fin du XII^e siècle, milieu du XIII^e siècle selon les observations fournies par le matériel découvert à ce jour dans les habitats urbains. Les pots à fond plat munis d'anses ou non (formes 5 à 10, fig. 5) étaient fabriqués dans différents types de pâtes (variation du taux de silice sous forme de grains de quartz). La tendance au grésage de la surface externe de la céramique, observée sur les marmites, se retrouve également

dans certaines formes de pots (formes 10, 8, 9 et 6, fig. 5). L'augmentation de la dureté et la diminution de la porosité du récipient par une légère surcuisson de la pâte semblent, dans le cas des pots, volontaires. Ceux retrouvés en milieu d'habitat sont identiques à ceux des dépotoirs de l'officine. Il reste également à déterminer, dans le cas de ces vases, si l'état gréseux de la surface des parois provient uniquement d'un début de vitrification des fractions siliceuses fines de la pâte elle-même par surcuisson, ou s'il y a eu adjonction d'une glaçure argileuse translucide. Après cuisson cela est difficilement décelable. La fabrication de ces ustensiles de base, pots et marmites, paraît avoir tenu une très large place dans les commandes de l'officine. La fragilité de ces récipients est manifeste et leur consommation devait être assez élevée. A ces deux premiers types de vases à cuire on peut en rajouter un troisième (forme 25, fig. 11). Ces vases, de tailles beaucoup plus importantes, munis de deux anses rubannées opposées, glaçurées intérieurement, totale-

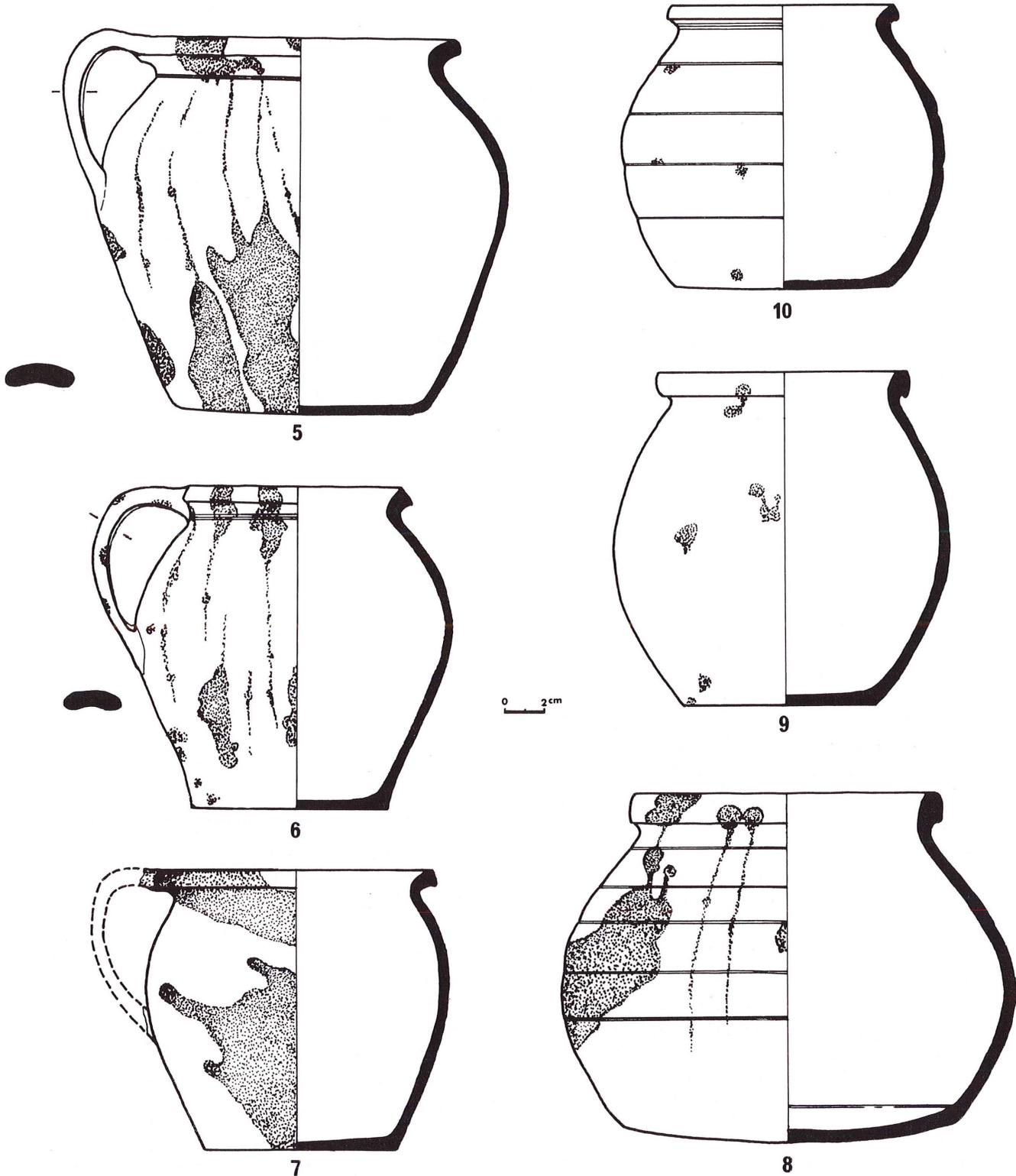


Fig. 5. — *Formes 5, 6, 7, 8, 9, 10* : poteries culinaires. Les formes 5, 6 et 7, munies d'anses, étaient très certainement destinées à la cuisson des aliments. Les formes 8, 9 et 10, pots sans anse, pouvaient être destinées aussi bien à la cuisson qu'au stockage de denrées.

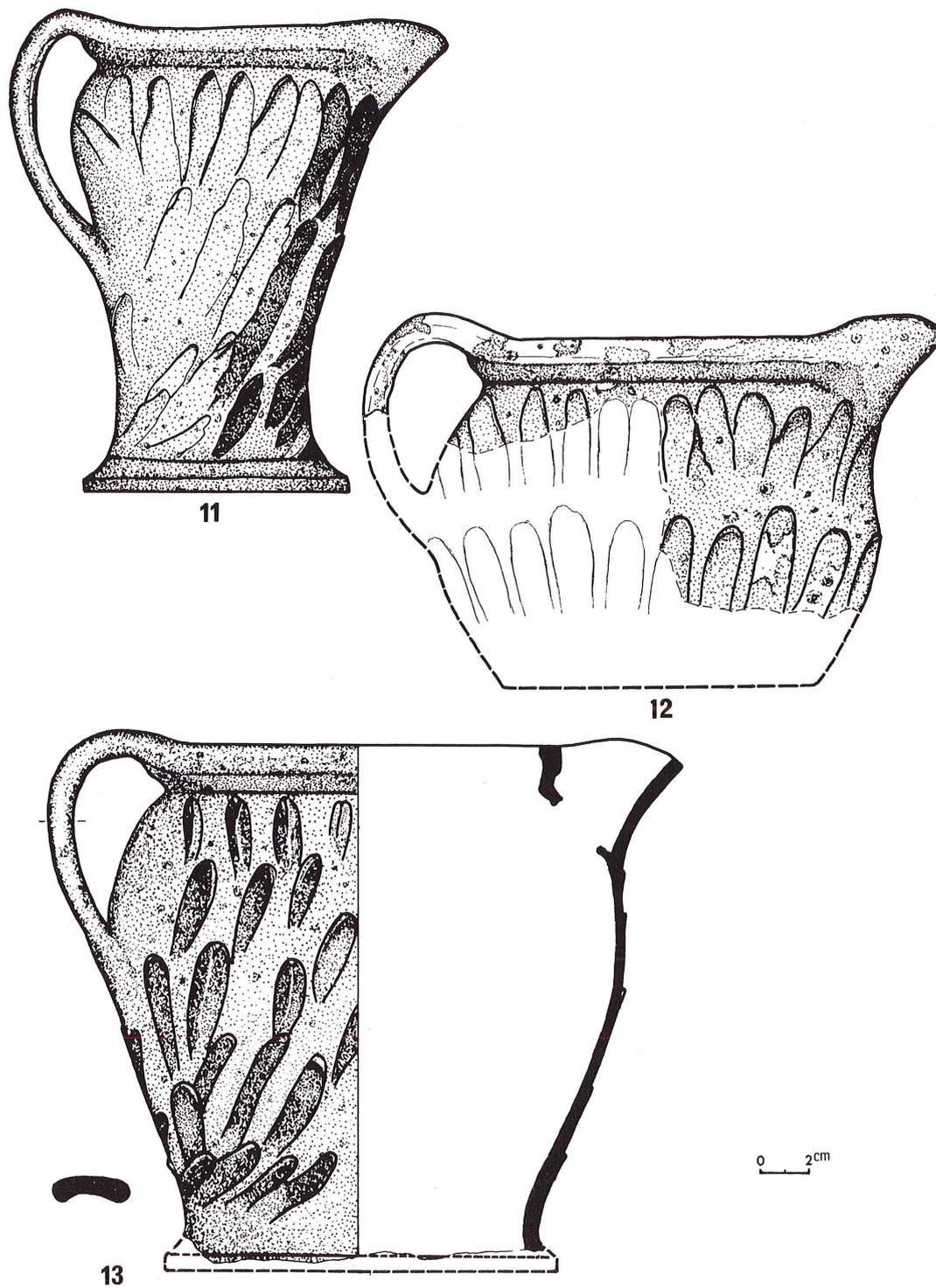


Fig. 6. — *Formes 11, 12 et 13* : vases destinés à la consommation des liquides. *Forme 11* : pichet à pied balustre, dérivé de la forme « pégau ». *Forme 12* : pichet type « pégau ». *Forme 13* : cruche, également dérivée de la forme « pégau ».

La qualité des décors et des glaçures de ces vases indiquent qu'ils étaient destinés à la table.

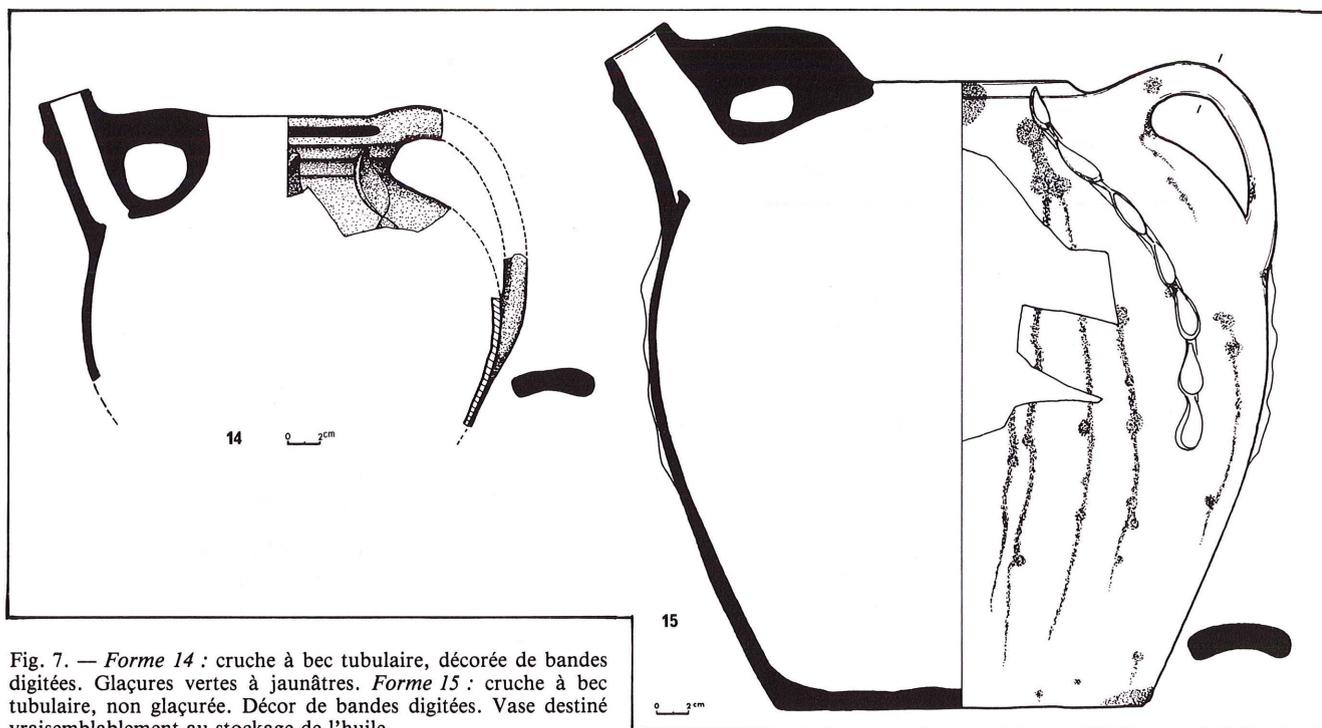


Fig. 7. — *Forme 14* : cruche à bec tubulaire, décorée de bandes digitées. Glaçures vertes à jaunâtres. *Forme 15* : cruche à bec tubulaire, non glaçurée. Décor de bandes digitées. Vase destiné vraisemblablement au stockage de l'huile.

ment, ou du moins toujours dans leurs parties inférieures, portent souvent des traces d'exposition au feu lorsqu'ils sont découverts en milieu d'habitat. Mais cela n'est pas constant, ils peuvent aussi avoir rempli des fonctions de récipients de stockage, vu leurs dimensions assez importantes.

Toujours, dans la gamme des ustensiles destinés à la préparation des aliments, viennent les mortiers qui tiennent eux aussi une large place dans la production de la fabrique. De forme tronconique plus ou moins évasée, ils sont toujours richement ornés et glaçurés sur la face externe. L'intérieur est brut. La surface interne du fond est renforcée par l'adjonction de petits graviers quartzeux inclus à la pâte après tournage du récipient. On isole trois grandes familles de mortiers. Dans le premier groupe on observe des mortiers munis de trois anses de section quadrangulaire, décorés de masques humains stylisés, obtenus par modelage, répartis sur la lèvre et à l'intérieur de registres délimités par des bandes impressionnées à la molette sur le flanc du vase (forme 20, fig. 10). Ce type, très proche des productions saintongeaises, se

rencontre tout au cours du XIV^e siècle⁷. Le deuxième groupe se caractérise par un décor plus évolué car sa forme devait être globalement proche de celle du premier groupe. Au niveau de la lèvre ce sont toujours des figurines modelées et décorées de petites pastilles, impressionnées à la molette, qui constituent son ornementation, mais les flancs sont eux décorés d'éléments moulés et collés à la barbotine : masques humains très réalistes ou pastilles à motifs géométriques (rosettes) ou animaliers (forme 21, fig. 10). L'emploi, pour décorer une même pièce, des techniques du moulage et du modelage, souligne le caractère de transition de l'époque. Les masques modelés disparaîtront quasiment définitivement après le début du XV^e siècle. Par contre, la technique du pastillage et l'emploi des décors moulés (faces humaines) demeurent jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècle dans les productions locales, en subissant toutefois certaines modifications stylistiques.

Enfin un troisième groupe de mortiers s'individualise dans la production des potiers du Mercadil (forme 22, fig. 10). Ce dernier groupe est d'esprit plus

7. Voir au sujet d'un mortier de Bergerac (forme 20) conservé au musée de la ville, n° Inventaire 000. P. DAVID et C. GABET, *Poterie médiévale saintongeaise*, *Archéologie médiévale*, tome II, 1972, C.R.A.M. Caen.

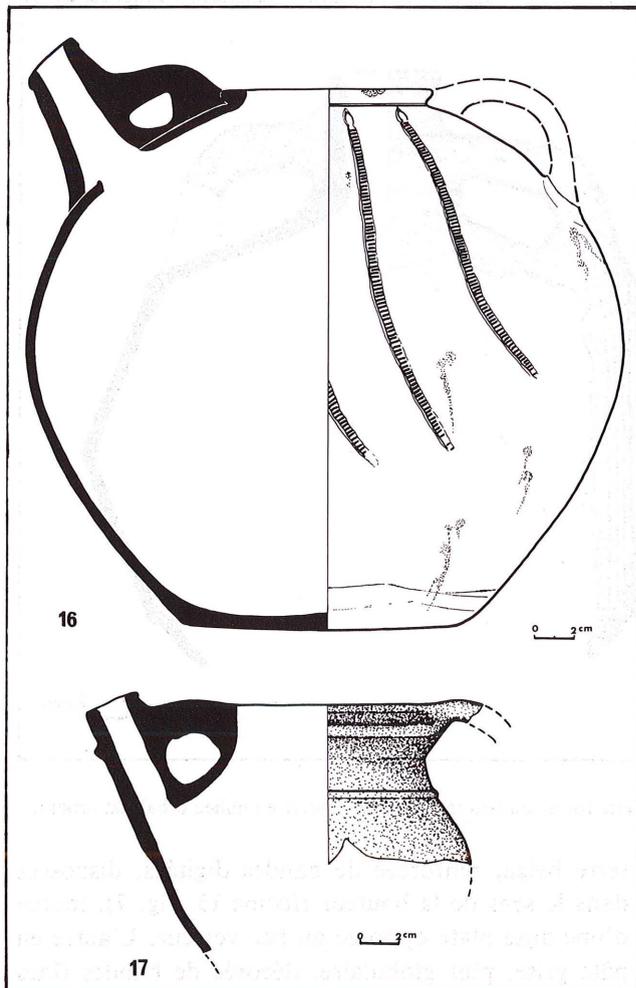


Fig. 8. — *Forme 16* : cruche à bec tubulaire, non vernissée, décorée de bandes rapportées impressionnées à la molette. Cette forme conserve encore certaines caractéristiques attachées aux cruches à bec tubulaire du XIII^e siècle : profil globulaire, tournasage et lissage de la partie basse de la panse. Elle constitue un type intermédiaire entre les formes anciennes à décor lissé et les formes de la fin du XIV^e siècle, type 14 et 15. *Forme 17* : petite cruche à bec tubulaire, vernissée brun orangé. Ce type de cruche paraît avoir été muni d'un pied balustre similaire à ceux des pichets forme 11. Cette forme préfigurerait les gargoulettes à bec tubulaire des XV^e et XVI^e siècles.

moderne ; par la disposition de leurs deux anses plates opposées, par l'aspect de la double lèvre rehaussée de macarons humains très réalistes, ainsi que le décor pastillé plus sobre de leurs flancs, ces vases préfigurent les productions de la Renaissance. Les tons des glaçures qui donnent tout leur éclat à ces pièces ouvragées varient entre les verts et les bruns, plus ou moins accentués (exemple forme 20, fig. 10, fond de vase vert, bandes brunes, masques verts, yeux bruns). Dans le cas de la forme 20, deux glaçures de compo-

sitions différentes ont été utilisées de façon sélective, l'aspersion ou le saupoudrage du fond a précédé celui des bandes. La coloration des différents éléments en relief est précise. Par contre, dans le cas de la forme 21 c'est une seule glaçure qui recouvrait l'ensemble de la pièce. Dans sa composition devait entrer différents oxydes métalliques et, la part du feu aidant, le caprice des oxydations, et donnait à l'ensemble de la pièce un aspect chamarré où l'on passe, progressivement, d'un vert sombre à vert jaunâtre ou à des bruns. Dans le cas des colorations sélectives on ne constate jamais l'emploi que de deux teintes. Toutes les glaçures utilisées dans l'officine sont très probablement à base de sulfure de plomb mélangé à de la silice sous forme de grains broyés. Celles de teinte verte furent vraisemblablement obtenues à base d'oxyde de cuivre, celles de teinte brune, orangé rougeâtre ou jaune à base d'oxyde de fer ; un seul cas de glaçure bleu cobalt a été constaté sur un fond de mortier, parmi des milliers de tessons. Là encore il est bien difficile de juger s'il s'agit d'un accident involontaire, d'une recherche de la part des potiers, ou s'il y a eu une toute petite partie de la production glaçurée dans cette teinte.

2. Les vases destinés à la consommation des liquides

Les pichets et les cruches fabriqués dans cette officine sont, eux aussi, décorés et de belle facture. Leur forme est issue de l'évolution du pégau (fig. 14) qui d'ailleurs reste présent dans la production des potiers de Sainte-Catherine. Ils ont été mis au goût du jour par l'apport d'un décor d'écailles de deux rangées superposées qui englobent la quasi-totalité de la panse glaçurée en jaune (forme 12, fig. 6). Pour les pichets, le décor d'écailles est polychrome, vert et brun, à lustres argentés sur les parties brunes. La technique utilisée pour obtenir ces lustres métalliques de teinte argentée est difficilement décelable. Plusieurs solutions peuvent être envisagées : emploi d'agents réducteurs en cuisson oxydante ou phases de cuisson réductrices ou enfin emploi de sels métalliques mélangés à des résines et à des agents huileux. Les cruches que l'on isole des pichets par leur plus forte contenance sont recouvertes de panneaux d'écailles à forts reliefs et gardent le système de bec ponté des pichets et le même principe de décors colorés, alternance de pan-

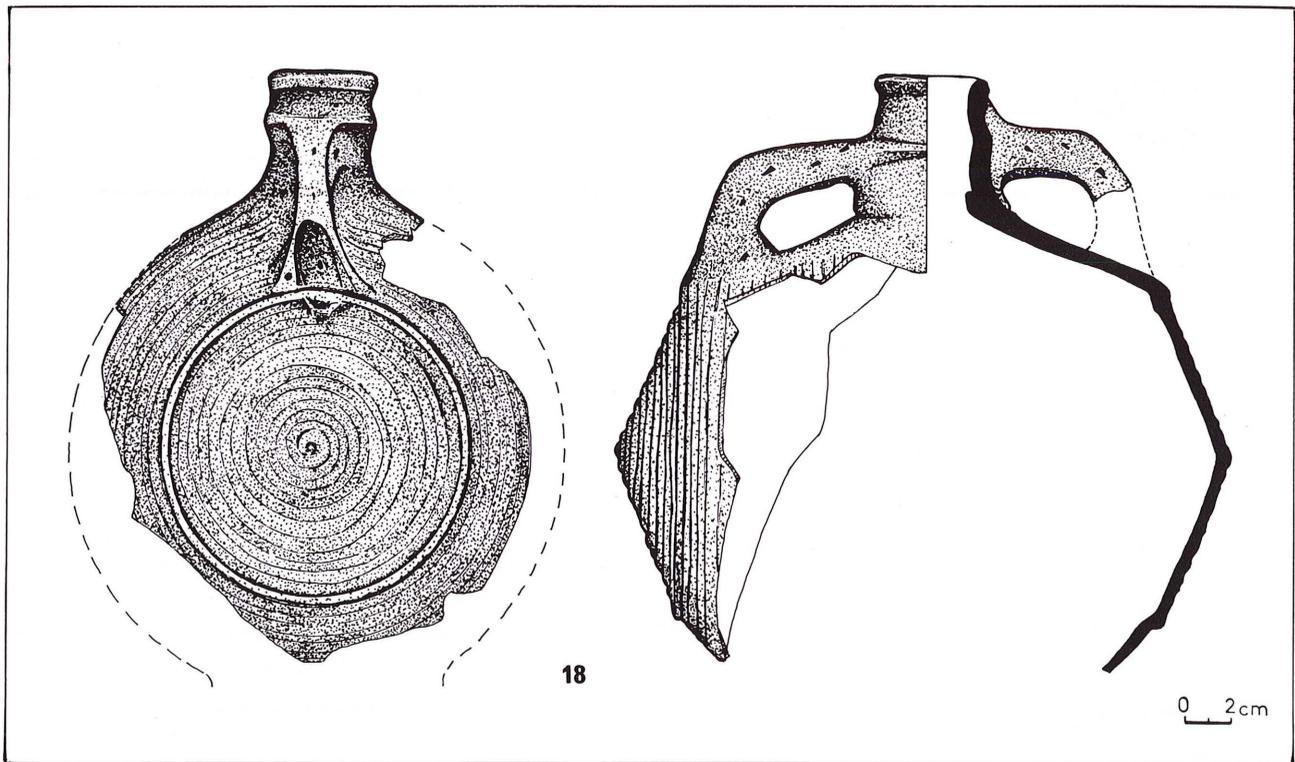


Fig. 9. — *Forme 18* : gourde en forme de tonnelet glaçuré brun orangé. Cette forme est très rarement rencontrée en milieu d'habitat urbain.

neaux d'écailles brunes à des panneaux d'écailles jaunes ou vertes. Cette catégorie de vases était certainement destinée à la table, à la consommation de l'eau ou des vins. Toujours dans cette même famille de vases de table les potiers fabriquaient plusieurs types de cruches vernissées, orangées ou vertes et brunes, à bec tubulaire dérivant elles aussi de forme ancienne (forme 14, fig. 7). Dans une partie de la production de ces cruches à bec tubulaire il semblerait que certaines furent dotées d'un pied plus élancé (forme 17, fig. 8) dans l'esprit de ceux des pichets. Elles préfigureraient les gargoulettes que l'on trouve en abondance aux XV^e et XVI^e siècles avec toutefois la différence à cette époque que le bec tubulaire n'est généralement plus rattaché par un renfort à l'ouverture du vase.

3. Les vases destinés au stockage ou à la conservation des liquides et des denrées

En tête de la fabrication de cette gamme de récipients se trouve des cruches à bec tubulaire, de grande contenance. On en fabriquait deux sortes, l'une en

terre beige, renforcée de bandes digitées, disposées dans le sens de la hauteur (forme 15, fig. 7), munie d'une anse plate opposée au bec verseur. L'autre en pâte grise, plus globulaire, décorée de bandes fines impressionnées à la molette, se rapproche beaucoup plus des formes traditionnelles anciennes qui étaient fabriquées dans les mêmes terres que celles utilisées pour les pégaus (forme 16, fig. 8). Ces deux formes ne sont jamais glaçurées, seules, quelques taches accidentelles parsèment la surface externe de la panse. Ces cruches étaient certainement employées pour conserver l'huile et sont très probablement des ancêtres de l'huilier que l'on retrouve dans toutes les fermes du Périgord jusqu'au XIX^e. Le terme occitan d'oliviéras, utilisé dans les comptes de la ville (voir *supra* l'achat de vases à Hélias de la Fest), doit désigner cette forme. Toujours dans les formes de vases de stockage ou de conservation, on rencontre des jattes de différentes tailles, vernissées à l'intérieur, munies de deux anses opposées, porteuses d'une bande digitée horizontale et onnée (forme 27, fig. 12). Une autre forme ouverte (n° 26, fig. 11) peut être aussi bien rattachée à la

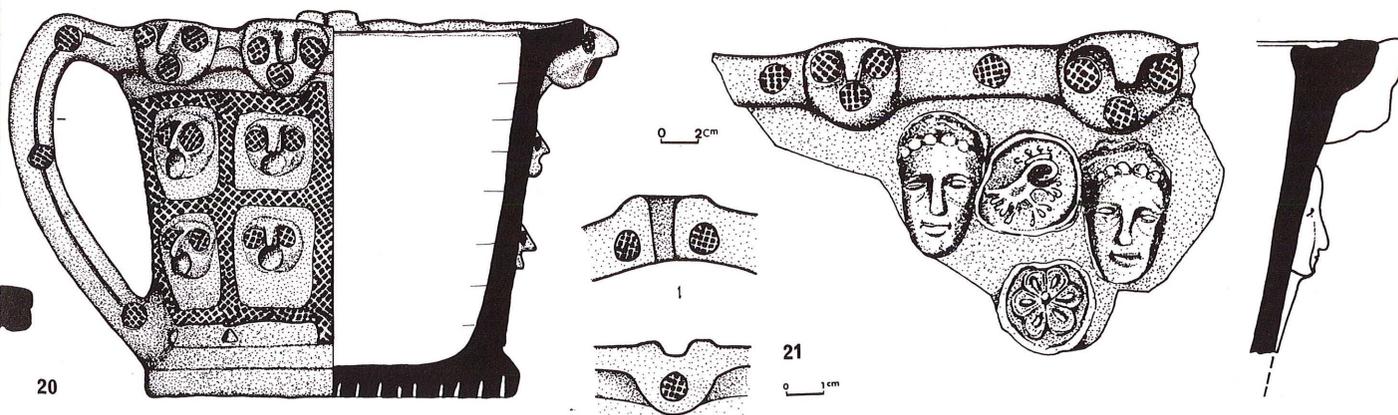
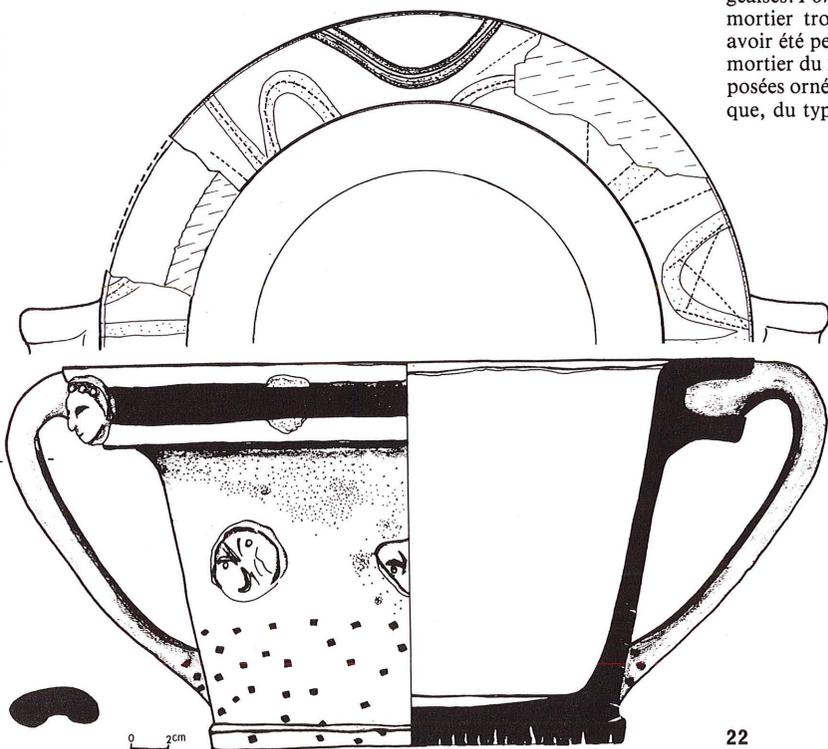


Fig. 10. — *Forme 20* : mortier tronconique à décor modelé. Ces vases présentent certaines analogies avec les productions saintongeaises. *Forme 21* : fragment de mortier à décor moulé. *Forme 22* : mortier tronconique à deux anses opposées. Cette forme paraît avoir été peu fabriquée dans l'officine. Elle préfigure les formes de mortier du xv^e siècle souvent porteuses de deux ou trois lèvres superposées ornées de figurines anthropomorphes au rendu très anatomique, du type de celles qui ornent la forme 21.



famille des charniers ou saloirs, ou à celle des vases à cuire. Il s'agit d'une production soignée, l'intérieur vernissé en jaune offre une glaçure de qualité, les poignées opposées, horizontales et torsadées sont elles aussi le résultat d'un travail appliqué. Pour l'instant nous resteront réservés quant au classement de cette forme dans les vases à cuire ou dans les vases destinés

au stockage et à la conservation des produits.

Les potiers produisaient quelques autres formes telles que les tonnelets ou gourdes (forme 18, fig. 9) destinés au transport de l'eau ou du vin, des grands bacs (bujours) et aussi de très grands vases aux parois fort épaisses 1 à 2 cm, renforcées par des bandes décorées à la molette. Ces derniers furent retrouvés dans un

état très fragmentaire et leur forme exacte nous échappe encore. Leur hauteur peut être estimée à environ 1 mètre à 1,50 m. Ces « containers » remplaçaient, peut-être, en milieu urbain, les silos des campagnes pour stocker des céréales ou d'autres denrées.

CONCLUSION

L'analyse globale de ce matériel permet donc de percevoir un travail très organisé où une parfaite maîtrise de la technologie imposait une qualité de production constante. On constate également à la vue de ces produits, le désir manifeste du potier de donner à ses vases, en plus de leurs capacités fonctionnelles, un aspect esthétique évident. Les produits glaçurés et décorés se retrouvent dans toutes les couches d'abandon d'habitats de la fin du XIV^e siècle, en ville et dans les bourgs suburbains. Dans les zones plus rurales, le taux des pièces vernissées est manifestement beaucoup moins élevé. Cela laisse penser que l'officine produisait essentiellement, pour une clientèle bourgeoise et citadine, les pièces vernissées de bonne qualité. Les marmites à fond convexe, les cruches à bec tubulaire (forme 16, fig. 8) s'adressaient peut-être beaucoup plus à une clientèle rurale. Mais il faut avancer cela avec beaucoup de réserve car, ce n'est qu'après avoir analysé la totalité du matériel découvert dans les nombreuses fouilles urbaines qui eurent lieu ces dernières années, que l'on pourra aborder ces problèmes avec précision. Au niveau des formes et des caractères généraux de la production, une certaine analogie avec les céramiques saintongeaises de même époque apparaît ; cependant, seule une étude comparative précise permettra d'apporter des conclusions dans ce domaine, d'évaluer les différents courants qui ont

peut-être influé sur l'art potier de Bergerac (influence saintongeaise mais aussi garonnaise et toulousaine). D'autre part, comme dans bien des régions, on note au regard de l'ensemble des produits de la fabrique une diversification grandissante au XIV^e siècle, de l'équipement domestique céramique. Diversification qui naît très probablement d'un souci de lier de plus en plus étroitement les formes à des fonctions bien déterminées. Le caractère transitoire de la production du Mercadil est bien mis en évidence par la fabrication simultanée de formes traditionnelles et de formes tout à fait nouvelles.

A l'avenir, l'étude exhaustive du matériel recueilli lors des fouilles de cette officine, ainsi que celui prélevé dans les couches d'habitat en ville, dans les faubourgs et en milieu rural, permettra certainement de mieux comprendre la fonction et la destination exacte de ces récipients. Mais déjà, la découverte de ce matériel nous a permis dans le cadre des travaux archéologiques, menés sur Bergerac et sa région, d'apporter des bases essentielles à l'établissement d'une chronologie des céramiques médiévales, absolument nécessaire pour l'étude historique du site.

Cette approche de la céramique médiévale bergeroise est encore incomplète. Dans le futur, de nombreux points seront probablement à revoir, mais faute de travaux antérieurs sur la céramique du XIV^e siècle en Périgord, il nous a paru nécessaire de présenter ces premières observations sur ce matériel très caractéristique, si souvent rencontré dans les fouilles médiévales de notre région. Enfin, la découverte de cet atelier souligne le caractère artisanal du quartier du Mercadil que l'on percevait déjà par les textes et contribue ainsi à l'approche du paysage urbain de Bergerac à la fin du Moyen Age.

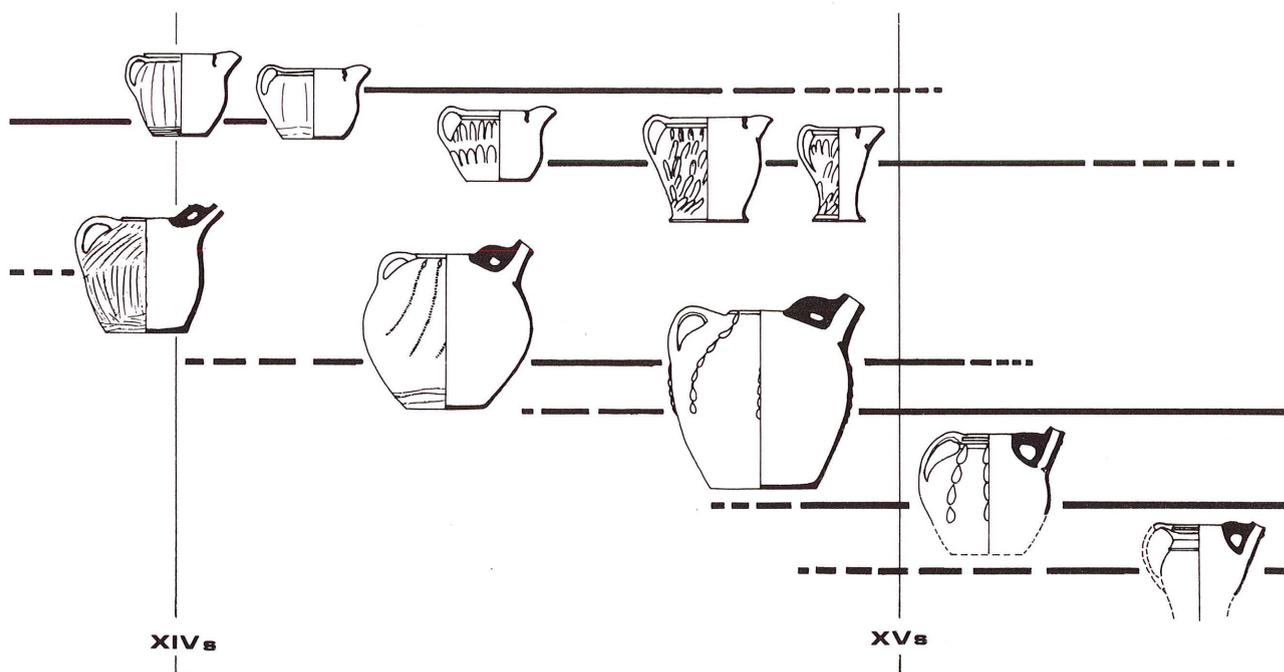
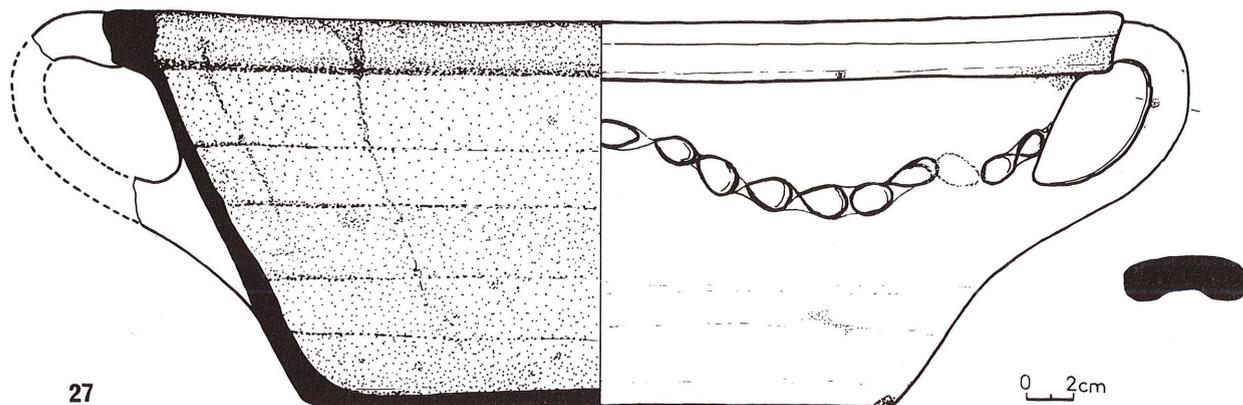
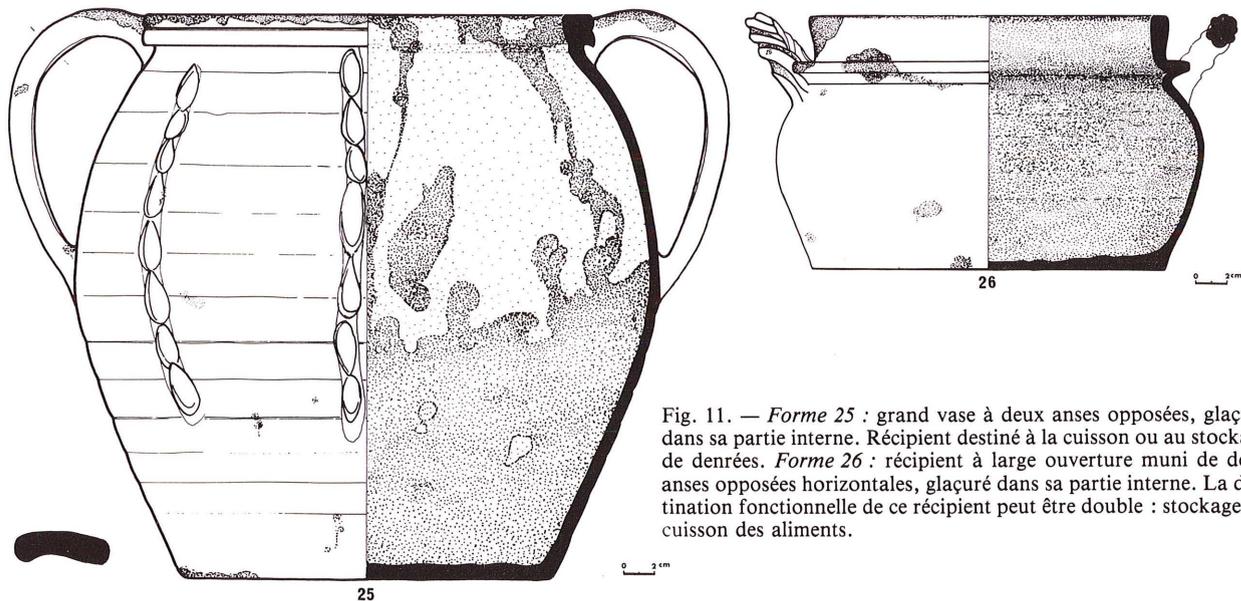


Fig. 13. — Tableau provisoire de l'évolution des pichets « type pégau » et des cruches à bec tubulaire, entre la fin du XIII^e siècle et le début du XV^e siècle. D'après le matériel présent dans les couches d'habitats urbains - Bergerac.